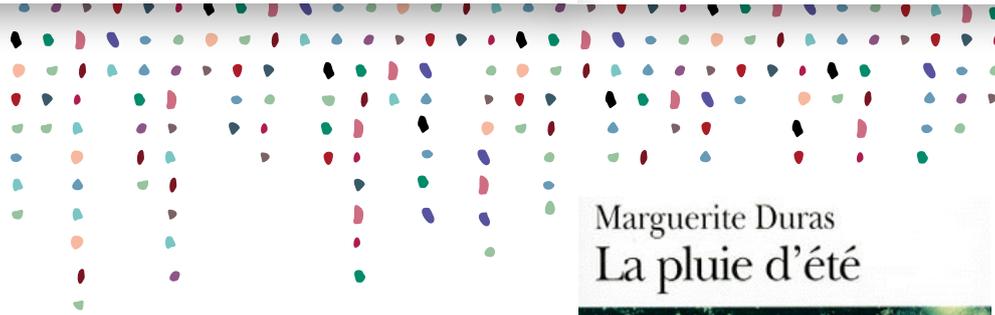
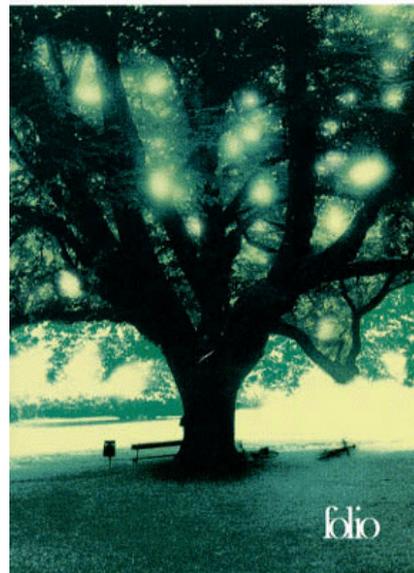


## SANS ÉDUCATION, ERNESTO ?

par Marie-Agnès Macaire-Ochoa



Marguerite Duras  
La pluie d'été



Ernesto découvre un livre, un livre brûlé, pas n'importe comment : « Le trou de la brûlure était parfaitement rond. » Du coup, il se souvient d'un arbre, un arbre tout seul, « dans une solitude sans recours ». C'est quand il a vu le « livre brûlé » qu'il a découvert « l'arbre enfermé ». « Il avait pensé aux deux choses ensemble, à comment faire leur sort se toucher, se fondre et s'emmêler dans sa tête et dans son corps à lui, Ernesto, jusqu'à celui-ci aborder dans l'inconnu du tout de la vie. » Un trou bordé, entouré, voilà ce qu'Ernesto découvre. Ce trou va cheminer tout le long du livre de Marguerite Duras.<sup>1</sup>

La découverte du livre et l'affirmation qu'il l'avait lu sans savoir lire ont précipité une première mesure éducative pour Ernesto : qu'il aille à l'école. Il y est allé. Au bout de dix jours, il en revient et déclare à sa mère : « je retournerai pas à l'école, parce qu'à l'école on m'apprend des choses que je sais pas ». Fou rire de la mère et du fils, « leur amour [...] éclate dans la joie ». Puis inquiétude de la mère quant à la réaction du père : « il est brave [...] puis tout à coup il t'cherche des poux mais alors à t'rendre rendre fou ». Les frères et sœurs sont à Prisu, assis par terre, ils lisent des « albums », sans savoir lire, toute la journée. « Mais font semblant... oui... voilà la vérité », dit la mère. Mais, il faut le dire au père. Elle dit qu'Ernesto ne veut plus aller à l'école, car à l'école on lui apprend des choses qu'il sait. Le père est dubitatif : « il sait rien, Ernesto. C'est pas Ernesto, ça ». Alors la mère dit la vérité : il ne veut pas aller à l'école, car on lui apprend des choses qu'il ne sait pas. Voilà le père rassuré : « j'aime mieux ça... Là je l'retrouve un petit peu mon garçon ». M. Duras ferme la discussion : « Le père n'a rien compris. La mère le soupçonne de n'avoir rien compris. »

Cette phrase de leur fils ne va pas les laisser tranquilles. Ils ne cessent d'y penser, cherchent un sens, souhaitent qu'il y ait un sens, jusqu'à cette question : pourquoi est-il si différent des autres ? La mère répond que c'est peut-être l'amour maternel ? Mais au contraire du père, elle ne voit pas de différence, il est « pareil aux autres, mais alors à un point... » La différence, le père l'entend dans la langue : « quand il parle [...] C'est

<sup>1</sup> Duras M., *La pluie d'été*, Paris, P.O.L., 1989.



des choses que personne avait dites avant lui, personne, fallait l'trouver ça, et c'est pas tout le monde... »

L'enfant éduque ses parents, en tant qu'il est une énigme pour eux. Ici, ce n'est pas le couple parental qui fait énigme pour l'enfant, c'est l'inverse. Les parents sont en apprentissage de leur enfant.

Cette famille inénarrable, à la M. Duras, donc inégalable, impossible, n'en est pas moins représentative de toutes ces familles décriées de nos jours, car non édu-

catives. On n'y sait pas éduquer les enfants, on ne leur apprend rien, on ne les met même pas à l'école.

Dans cette famille de M. Duras, les enfants sont loin d'être abandonnés. Au contraire. La mère et le père, campés chacun selon leur mode de jouissance, féminine et masculine, écoutent les « brothers et les sisters », surtout les deux aînés : Ernesto et Jeanne. La mère est « dans l'intelligence qui habite Jeanne et Ernesto ». Le père se raccroche à la loi, aux interdits, à la politesse, aux bonnes manières. Ernesto déclare qu'il a eu une bonne éducation, c'est d'ailleurs pour cette raison qu'il lit des livres et que ses frères et sœurs lisent aussi.

Retour à l'école avec une visite à l'instituteur. Le père et la mère vont s'entretenir avec lui pour le prévenir que leur fils ne veut pas aller à l'école. L'instituteur répond du tac au tac, qu'aucun enfant ne veut aller à l'école, qu'il faut le forcer. « Mais, nous on force pas les enfants », dit la mère. « C'est contre nos principes », dit le père. Voilà donc établis leurs principes éducatifs. L'instituteur reste ahuri, mais ces parents lui plaisent beaucoup. Cet homme aime la fantaisie, la poésie. Il n'est pas éducateur, il est instituteur, avec toute la noblesse que M. Duras confère à cette profession qui était celle de sa mère. Elle le gratifie du qualificatif de « comique » : c'est un instituteur comique. N'empêche qu'il se fâche, il crie : « Et pourquoi donc ne pourrait-on plus forcer un enfant à aller à l'école ? Pourquoi donc ? Quelle perte de temps... Je deviens fou moi... Je deviens réactionnaire... »

Les parents tentent de faire valoir la singularité de leur fils. Il est exceptionnellement grand, il a l'air d'avoir vingt ans, il en a douze. On ne peut pas le forcer. L'instituteur capitule, puis, avec humour, propose qu'on installe une école autour d'Ernesto, pour qu'il soit obligé d'y rester. On verra qu'il mettra en acte ce qu'il invente ironiquement. C'est lui qui ira enseigner aux enfants dans leur « casa ». La conversation se poursuit et les parents osent avouer la cause du refus de leur fils d'aller à l'école : à l'école, on lui apprend des choses qu'il ne sait pas. L'instituteur éclate de rire, veut rencontrer cet enfant « à la fois petit et grand », cet « animal sauvage ». La mère s'affole : « on ne peut pas lui faire croire des choses qui sont pas vraies ». Que veut donc cet instituteur ? Il répond : « Lui parler. Le raisonner. Revenir à une logique élémentaire. Parler. Tout est là. Parler. Dénouer la crise. La transférer. » Le père, très inquiet, supplie : « Faudra pas le brutaliser... » Le temps passe. « L'instituteur se met à fortement se taire » puis chante à voix basse *Allo maman bobo* d'Alain Souchon, puis s'endort.

Les parents décident de montrer Ernesto à cet étrange instituteur. D'abord parce



qu'il représente la loi, l'autorité de l'État, ensuite parce que lui, tout le monde le croit quand il parle, et il pourrait dire que ce n'est pas la peine que l'enfant aille à l'école. Ernesto s'explique. Il dit que ça ne sert à rien d'aller à l'école, que les mères y abandonnent leurs enfants, et les enfants apprennent qu'ils sont abandonnés. Sauf que lui, Ernesto, a découvert la vérité à l'école. Avant, il croyait aux « litanies de son abruti de mère ». La vérité, c'est « l'inexistence de Dieu », c'est que « le monde est loupé ». L'instituteur est perdu, ne

comprend pas, Ernesto lui confirme « qu'on apprend quand on veut apprendre ». En dix jours d'école Ernesto a appris le ratage du monde, l'incomplétude de l'homme, et, ça, il le savait déjà sans le savoir. Il le savait avec la brûlure du livre et l'arbre enfermé.

Au cours d'une conversation avec la mère, Ernesto va livrer une partie de sa stratégie d'apprentissage. Il se poste aux entrées des écoles et écoute ce qui se raconte. Il apprend ainsi, en trois mois, tout le savoir nécessaire pour entrer à l'université. Il décide d'aller à l'Université. C'est la logique, et il a peur.

Autisme ? Précocité ? Trouble des conduites ? TOP ? TED ? Quel diagnostic ? M. Duras avec sa fiction nous mène au cœur des problèmes actuels : que faire avec un enfant qui n'apprend que ce qu'il veut, que ce qu'il sait déjà ? Que faire d'un enfant qui ne peut admettre un Autre du savoir ?

Finalement, l'instituteur va voir Ernesto dans l'appentis où il vit. Il veut savoir. Comment peut-on lire sans savoir ? Ernesto lui parle du livre brûlé, de l'histoire d'un roi juif, et de ces mots : « Vanités des vanités et poursuite du vent... » « Avec ce livre, dit-il, c'est comme si la connaissance changeait de visage [...] Dès lors qu'on est entré dans cette sorte de lumière du livre... on vit dans l'éblouissement [...] Excusez-moi... c'est difficile à dire... Ici les mots ne changent pas de forme mais de sens... de fonction [...] ils n'ont plus de sens à eux, ils renvoient à d'autres mots qu'on ne connaît pas, qu'on n'a jamais lus ni entendus... dont on n'a jamais vu la forme mais dont on ressent... dont on soupçonne... la place vide en soi... ou dans l'univers... je ne sais pas... »

Ernesto a peur d'aller au-delà des limites de la *casa* familiale. Il ira cependant à l'Université. Il veut apprendre la chimie. « J'avais dans l'idée que c'était dans la chimie que je découvrirais le défaut par où sortir, retrouver le dehors, l'air. » Il apprendra la philosophie allemande, puis les mathématiques. Après la déduction mathématique, « il n'y a plus rien », dit-il à l'instituteur, qui ponctue : « ça clôt le cycle ». Et Ernesto de sourire : « Ou ça l'ouvre... »

Ernesto serait devenu un brillant professeur de mathématiques, et puis un savant.

M. Duras sait ce qu'est le savoir sans savoir, le savoir insu et le savoir de la jouissance, celui qui ne s'apprend pas à l'école. Ernesto avec le livre brûlé – « ce rond brûlé dans



la brousse des pulsions »<sup>1</sup> – et une famille où la jouissance est sensible, perceptible, tente de nous livrer le secret de ce savoir qui n'est que semblant.

---

1 Lacan J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.666.



[Retour au site](#)